

civil avait consacrées, que son siècle avait appliquées : la propriété individualiste, la supériorité mâle. Et maintenant, c'est la même radicalité qu'à l'entrée : les deux principes paraissent irréversibles. Irréversibles, tout de même, métaphysiquement, est-ce une assertion bien sage ? Disons qu'ils ne seraient plus expugnables qu'au prix d'une révolution.

— *Quelques miracles.* On aurait pu préférer *merveilles du monde*. *Miracles*, néanmoins, ne manquait pas de pertinence, car il y a là des phénomènes exceptionnels, qui semblent rationnellement inexplicables. Nous enregistrons des résultats et en tirons profit, mais le mécanisme qui les a produits échappe à notre intelligence. Peu importe si l'incompréhension tient à notre faiblesse en mathématiques ou à notre ignorance en biologie : l'émerveillement n'en sera que plus vif.

Le droit commercial s'est toujours mis en vedette par sa capacité d'inventer, partant, de surprendre : ainsi, après la société à responsabilité limitée en 1924, l'entreprise unipersonnelle en 1985 — ou même, à rebours, pourquoi pas, par le droit pénal, l'abus et le recel d'abus de biens sociaux. Le droit financier (de la banque, de la Bourse), une de ses branches, a porté l'invention à un degré encore plus haut de sophistication. La dématérialisation des valeurs mobilières, la monnaie électronique, le MATIF, le LIBOR, c'est un monde abstrait de signes et de nombres, qui ne peut être appréhendé que par les initiés. De loin, le peuple admire que cela ait l'air de marcher, et il en crédite notre droit et son siècle.

En eux-mêmes, les prodiges de la génétique — l'insémination artificielle, les empreintes et à l'aventure les manipulations — n'auraient pas dû être moins étourdissants pour le grand public. Il les a assumés mieux, pourtant, ne les confondant ni avec les ordalies du Moyen Âge, ni avec la magie des charlatans, dont il sait décortiquer l'absurdité ; c'est qu'il avait confiance dans les sciences de laboratoire. La défiance n'a reparu chez certains que par la morale, la peur des monstres, l'inquiétude devant des excès déshumanisants. Mais pourquoi ce siècle et son droit auraient-ils le privilège de n'avoir jamais éprouvé de tristesse ?

Voici venu l'embarras d'avoir deux histoires pour une : pour ce même XX<sup>e</sup> siècle deux histoires du droit — l'une qui tant mal que bien vient d'être écrite, l'autre qui est attendue d'un historien à venir. Quand viendra-t-il ? Probable que le premier historien ne se choisira pas un second trop proche : il craindrait trop d'être démenti de son vivant. Ni trop lointain non plus, car il s'en voudrait de tenter l'infini. Par adoption d'un juste milieu, le second historien et son équipe sont censés s'être mis au travail aux environs de 2100.

C'est un problème que de leur imaginer une méthode. La plus fréquente, la plus simple, Tarde l'a dit, c'est l'imitation. On se saisit des données que l'histoire n° 1 avait laissées vacantes et on les transpose dans l'histoire n° 2, non pas pour en rajeunir l'écriture, mais pour en réexaminer le fond. Le réexamen conduit à corriger, réviser. Dépouillé d'un contexte sulfureux, il y a un certain révisionnisme qui est l'ABC de toute recherche. Il se justifie objectivement par la découverte de sources nouvelles (les